

**The Man Who Wasn't There**  
**L'ombre d'un doute**  
**L'homme qui n'était pas là, États-Unis 2001, 115 minutes**

Pascal Grenier

---

Number 217, January–February 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59146ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)  
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Grenier, P. (2002). Review of [The Man Who Wasn't There : l'ombre d'un doute / L'homme qui n'était pas là, États-Unis 2001, 115 minutes]. *Séquences*, (217), 42–42.

## THE MAN WHO WASN'T THERE

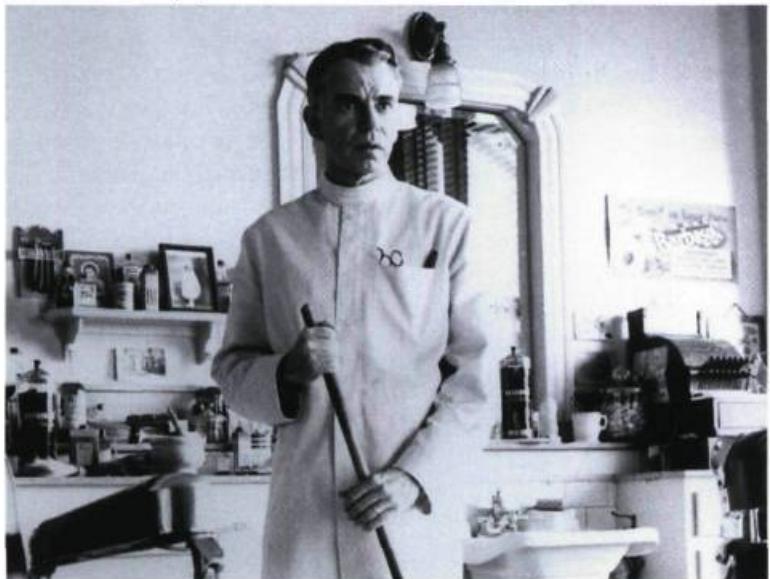
L'ombre d'un doute

Le dernier film des frères Coen marque un retour à leurs premières amours : le film noir. Contrairement à leur premier film, *Blood Simple*, ici on nage dans un univers proche de celui, particulier, de James M. Cain, qu'ils admirent. Un univers peuplé de héros ordinaires, à l'existence banale (dans ce film-ci, un barbier pour hommes dans une petite ville de Californie du Nord). Même si le scénario n'est pas une adaptation proprement dite d'un roman particulier de Cain, il n'en demeure pas moins que le film ressemble paradoxalement à *The Postman Always Rings Twice*, roman déjà adapté à l'écran à quatre reprises (en 1942, sous le titre *Ossessione*, de Luchino Visconti, sous son titre original en 1946 par Tay Garnett de même qu'en 1981 par Bob Rafelson, et récemment en 1998 sous le titre *Szenvedély*, réalisé par le Hongrois György Fehér).

**The Man Who Wasn't There** n'est pas à dénigrer ni dénué d'intérêt pour autant. On y retrouve tout ce qui a fait la force des précédents films des frères Coen : leur sens narratif direct, au style précis et aux dialogues nombreux et incisifs avec, toujours, cet humour un tantinet déplacé, fantaisiste et incongru. On y retrouve également quelques figures de style fort intéressantes, telles que l'allusion à Roswell, une véritable métonymie.

Comme dans *Fargo*, à bien des égards et à ce jour leur film le plus achevé, on assiste aux tribulations d'un *loser* qui se met les pieds dans un drôle de pétrin. Ici, c'est le personnage central du barbier, Ed Crane, dont un projet pour devenir riche (le nettoyage à sec) va déclencher un enchaînement d'événements avec des conséquences tragiques pour tous les protagonistes du film. Les situations qui s'ensuivent échappent complètement au personnage principal et les tentatives d'y remédier s'avèrent tout à fait infructueuses (comme, par exemple, lorsqu'il essaie d'expliquer à

Un univers peuplé de héros ordinaires



l'avocat de la défense, Freddy Riedenschneider, qu'il est le meurtrier de Big Dave, mais que Freddy croit qu'il essaie maladroitement de couvrir sa femme, accusée faussement du meurtre de son amant). Ed se voit contrer de nager tranquillement en eaux troubles en étant passif et se contentant de réagir, jusqu'au revirement final qui changera sa vie à jamais.

Corécipiendaire du prix de la mise en scène au dernier Festival international du film de Cannes, ce film se démarque par ses nombreux choix stylistiques. Comme l'action du film se déroule à la fin des années quarante, les frères Coen ont délibérément choisi de tourner le film entièrement en noir et blanc, un procédé qui fait partie intégrante de l'univers et du sujet du film, et qui possède un pouvoir d'évocation que n'a pas la couleur. Roger Deakins, leur directeur photo attitré depuis *Barton Fink*, a effectué un travail colossal en abordant le noir et blanc avec des lumières plus douces et des sources lumineuses moins nombreuses mais plus grandes, qui permettent d'envelopper chaque chose et qui confèrent aux visages et aux objets une certaine plénitude. Le résultat : un film neuf et non pas un film hollywoodien comme ceux de l'époque, avec leurs ombres franches.

Écrit avant *O Brother, Where Art Thou ?* mais tourné par la suite, en raison notamment de la disponibilité de certaines vedettes, **The Man Who Wasn't There** est joliment interprété par une belle brochette de comédiens. La performance de Billy Bob Thornton, dans le rôle d'Ed Crane, mérite d'être soulignée. Sobre et convaincant dans ce rôle assez difficile, cet acteur caméléon dégage une certaine tristesse et la compassion voulue dans le regard, puisqu'on l'entend beaucoup en voix off mais qu'il n'a que peu de répliques. On retrouve, dans le reste de la distribution, des visages assez familiers de l'univers colorés des films des Coen avec les Frances McDormand, Michael Badalucco, Jon Polito ou Tony Shalhoub. Ce dernier reprend sensiblement un rôle similaire à celui qu'il avait joué dans *Barton Fink*, mais il est tout aussi hilarant en avocat de la défense refusant systématiquement toute vérité plausible de peur de manquer de crédibilité devant le jury.

Ce neuvième film des frères Coen témoigne de leurs indéniables qualités de conteurs. La mise en scène, impeccable à tous les niveaux, confirme leur talent et la place importante qu'ils occupent dans le paysage du cinéma américain contemporain. Et pourtant, on sort du film un peu déçu... Notamment, peut-être, en raison de cette ombre d'un doute, leur apparente qualité de surprendre fait défaut depuis l'excellent *Fargo*. Comme le dit un des personnages du film : « La connaissance peut être une malédiction ».

Pascal Grenier

### L'homme qui n'était pas là

États-Unis 2001, 115 minutes – Réal. : Joel Coen – Scén. : Joel Coen, Ethan Coen – Photo : Roger Deakins – Mont. : Roderick Jaynes, Tricia Cooke – Mus. : Carter Burwell – Déc. : Dennis Gassner – Cost. : Mary Zophres – Int. : Billy Bob Thornton (Ed Crane), Frances McDormand (Doris Crane), Michael Badalucco (Frank Raffo), James Gandolfini (Big Dave Brewster), Katherine Borowitz (Ann Nirdlinger), Jon Polito (Creighton Tolliver), Scarlett Johansson (Birdy Abundas), Richard Jenkins (Walter Abundas), Tony Shalhoub (Freddy Riedenschneider) – Prod. : Ethan Coen – Dist. : Alliance Atlantis Vivafilm.